

Registre R & U

2 3 →

COMPARTIMENT LECTEURS

trains et gares dans la littérature

Le train et la gare

ont une présence extraordinaire dans la fiction moderne.

À la fois scène, décor, salle de spectacles, écran où s'impriment toutes sortes de paysages, figure du huis-clos, on y rencontre l'amour, l'aventure, la mort dans tant de polars, la fuite et l'ailleurs dans tant de récits de voyage. La torture et l'extermination aussi y ont trouvé un médium idéal...

Pour être convaincante, la fiction a besoin d'éléments narratifs qui tiennent court l'animal du récit au piquet de l'espace-temps. Le train est le piège idéal où l'auteur peut enfermer ses personnages afin de les débrancher de la trop foisonnante réalité contemporaine. Une fois embarqués, les voilà au garde-à-vous, disposés à tout subir sans pouvoir se défilier : on ne tire que très rarement la sonnette d'alarme dans les romans ferroviaires, le destin que l'écrivain leur a réservé doit aller au terme du voyage, construction romanesque qui est le temps d'une reconstruction individuelle. Celui qui descendra du train n'est plus celui qui y est monté.

«Le roman commence dans une gare de chemin de fer,

une locomotive souffle, un sifflement de piston couvre l'ouverture du chapitre, un nuage de fumée cache en partie le premier alinéa. Dans l'odeur de gare passe une bouffée d'odeur de buffet. Quelqu'un regarde à travers les vitres embuées, ouvre la porte vitrée du bar, tout est brumeux à l'intérieur, comme vu à travers des yeux de myope ou que des escarilles ont irrités. Ce sont les pages du livre qui sont embuées, comme les vitres d'un vieux train : c'est sur les phrases que se pose le nuage de fumée. Soir pluvieux ; l'homme entre dans le bar, déboutonne son pardessus humide, un nuage de vapeur l'enveloppe ; un coup de sifflet s'éloigne le long des voies luisantes de pluie à perte de vue.»

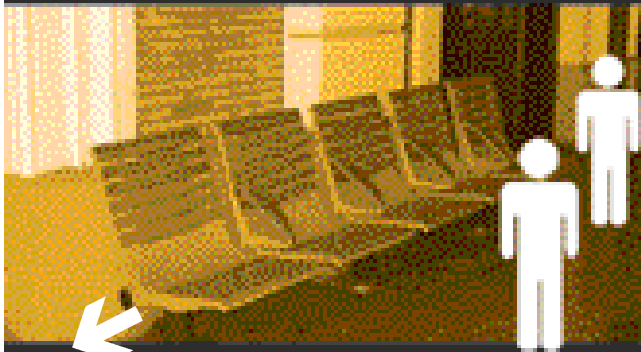
Italo Calvino
Si par une nuit d'hiver un voyageur
trad. italien D. Sallenave & F. Wahl
Seuil, 1981

Parfois, certains auteurs ont l'écriture tellement

ferroviaire, que le voyage en train devient une expérimentation picturale ou sonore : au comble du délire stylistique on s'abandonne au tempo propre de l'univers du rail : syncopes, hachis, géométrie en folie, tacam-tacam...
«Il y eu une effroyable secousse, des étincelles jaillirent rouge soie, et nous roulâmes un petit bout. La lumière taillait dans le compartiment à coups de hache, des faisceaux d'épées dentées nous prenaient d'assaut, tous avaient le visage scié par des lames de cuivre ; l'air sifflait sans arrêt et nous étions comme dans une conque magique, noire et pointue.»

Arnö Schmidt, *Les Émigrants*
trad. allemand Claude Riehl NADEAU 1994

COMPARTIMENT romans
01



Dans l'écrin tout de vibration qu'est le wagon lancé pleine allure, la réalité perd ses droits, la morale ses exigences, la réserve ses injonctions, le regard des tiers sa force de coercition ; le temps presse, le voyage a toujours une durée prévisible : vite ça urge, l'attraction du monde s'est évanouie au profit de celle des corps. Quelque chose de la vie de chacun d'entre nous est resté à quai, le passé n'adhère plus, le futur reste modifiable. Chaque solitude recluse sur son siège devient un présent, un possible, ou alors un piège, qu'un destin complice nous a préparé. À chaque voyage, nous est accordé la vedette, le rôle titre : à nous d'en profiter...

Ils passaient sous des ponts de sémaphores, les entrevies grinçaient, une locomotive à vapeur courut pendant deux secondes en même temps que le convoi, des files grises de wagons de marchandises vinrent les assiéger. Le vent entraînait vertigineusement, Balder avait l'impression d'avoir franchi les bornes du monde. Il se mouvait dans une zone où tous les actes étaient possibles et normaux, où s'autorisait l'absurdité d'aborder une inconnue et de lui prendre le menton, sans qu'elle trouvât irrespectueux ce geste et sans que ce geste, d'ailleurs, éveillât en lui des intentions impures.

Ils causaient, mais leurs voix se perdaient dans le fracas de catastrophe que le convoi arrachait, au passage, aux rouges ponts grillagés. De grands arbres verts se reflétaient dans les pupilles d'Irene. Le train semblait glisser vertigineusement à une prodigieuse hauteur. Le paysage, comme les feuilles d'un livre tournées à la hâte, restait en arrière. Les unes après les autres se succédaient les cours des maisons avec leurs figuiers touffus et, le long des barbelés, plusieurs enfants couraient vers un feu qui recouvrait d'un âcre nuage de fumée une considérable étendue de terre. Balder, méditatif à côté de la jeune fille, absorbait le paysage. Un bien-être inconnu engourdissait sa sensibilité...

Roberto Arlt *La Danse du feu*
trad. espagnol (Argentine)
Lucien Mercier
BELFOND 1992



Le fait est, pensa l'ingénieur, qu'un voyage en train est comme une représentation de l'existence, par synthèse, du fait de la contraction de l'espace et du temps ; un peu comme le théâtre en somme : et s'y recréent, sur un fond inconscient de fiction et de convention, tous les éléments, les raisons et les rapports de notre vie.

La tête de la jeune fille, qui dormait d'un sommeil dur et continu, sans éclaircies, avait glissé du dossier sur la poitrine de l'ingénieur. Il fut envahi de tendresse, d'une indéfinissable joie : pour ces cheveux qui effleuraient presque sa bouche, pour le sein qui reposait presque sur le dos de sa main. Tout le corps maintenant dégagé du sommeil était aux aguets.

Leonardo Sciascia, *La mer couleur de vin*
trad. italien Jacques de Pressac DENOËL 1977





RUPTURES ET CHANGEMENTS DE PEAU

**Tout d'un coup la lumière s'éteint ;
c'est l'obscurité complète, sauf le point
rouge d'une cigarette dans le corridor avec son reflet
presque imperceptible, et le silence sur cette base de
respirations très fortes comme dans le sommeil et du
bourdonnement des roues répercuté par l'invisible voûte.**

Vous regardez les points, les aiguilles verdâtres de votre montre ; il n'est que cinq heures quatorze, et ce qui risque de vous perdre, soudain cette crainte s'impose à vous, ce qui risque de la perdre, cette belle décision que vous aviez enfin prise, c'est que vous en avez encore pour plus de douze heures à demeurer, à part de minimes intervalles, à cette place désormais hantée, à ce pilori de vous-même, douze heures de supplice intérieur avant votre arrivée à Rome.

**Vous vous dites : s'il
n'y avait pas eu ces gens,
s'il n'y avait pas eu ces objets et ces
images auxquels se sont accrochées
mes pensées de telle sorte qu'une
machine mentale s'est constituée,
faisant glisser l'une sur l'autre les
régions de mon existence au cours de
ce voyage différent des autres, détaché
de la séquence habituelle de mes jour-
nées et de mes actes, me déchiquetant,
s'il n'y avait pas eu cet ensemble de
circonstances, peut-être cette fissure
béante en ma personne ne se serait-
elle pas produite cette nuit, mes illu-
sions auraient-elles pu tenir encore
quelque temps...**

Michel Butor *La Modification*
MINUIT 1957



Bien souvent, un long voyage en train nous fait

partager des fragments de vies, celles des passagers qui défilent dans le compartiment selon une distribution qui n'est qu'apparemment confiée au hasard. Nous sommes alors destinés à interférer avec ces êtres et ces événements, comme au billard la boule rouge interfère avec la blanche et modifie sa trajectoire.

Traduit dans le roman, c'est dans l'apparente unité de temps et de lieu, à un tribunal imaginaire que le voyageur est présenté : dans son for intérieur, sa vie est pesée et jugée par ses compagnons de voyage dont il fait ses inquisiteurs, tandis qu'il secrète lui-même le réquisitoire.

Le voyage en train est le temps d'une reconstruction entamée sous le regard des autres. La personne qui descend n'est plus celle qui est montée ; la rupture est une sorte de vacance qui est toujours le temps de la remise à zéro des compteurs.

Michel Butor *La Modification*
MINUIT 1957



UNE SCÈNE POUR UN THÉÂTRE GUIGNOL



1945 : c'est en train que Céline erre à travers l'Allemagne en débâcle, parmi les gares soufflées, les villes rasées, en compagnie de blessés, d'infirmes, de femmes enceintes, d'orphelins et de tous les « unter-Menschen » qui fluent et refluent sous les bombes alliées à la recherche d'une sortie. Dans le train, l'humanité à nu, telle que l'a toujours dépeinte l'atrabilaire génie de Meudon, entre ordure et sublime.

Toujours dans la posture du chroniqueur, il sculpte à grands coups de ciseaux l'épopée de la dérision où toutes les valeurs se retrouvent cul par-dessus tête : en slip, le Feld Maréchal Untel se fait virer de son luxueux sleeping par des furies baltes, et se retrouve dans le tender ; une poignée congelée de marionnettes vichistes dépiaute un wagon impérial pour traverser le chaos, enguirlandée de tentures falbalas... L'univers ferroviaire devient un prisme, une « lampe magique » où l'on voit s'agiter le bipède tel qu'en lui-même : cotillons et tuberculose, nez de clown et mortiers, guili-guili à un bébé trouvé dans une gare avant de revenir actionner le canon.

La vieille loco qui nous tirait, giclait, pouffait...

panachait ! escarbilles flambantes !... surtout à chaque rampe... on pouvait pas nous louer... on devait nous voir de la Lune ! Donc en ce wagon si rafraîchi, plus une vitre, plein de zefs, et quels zefs ! personne pouvait plus dormir... trop froids et trop secoués ! (...) *pouff ! pouff !* la loco pousse... si on le connaît le wagon du Shah ! on s'est emmitoufflé avec !... tous les rideaux y ont passé !... et les tapis ! on est beaux ! et de ces épaisseurs de mous-selines !... drôle, on secoue plus !... on avance, on dirait, glissant... on est peut-être sortis des rails ?... on glisse peut-être à même le ballast ?... le ballast gelé ?...

L.-F. Céline : *Rigodon* GALLIMARD 1969

On est partis depuis bien trois heures... on doit

passer par un faubourg... enfin des décombres, des éboulis... un autre éboulis... et un autre !... c'est Berlin peut-être ?... oui !... on aurait jamais cru... tout de même, c'est écrit !...

Berlin ! c'est une gare qui a beaucoup souffert... plus un carreau, plus une vitre... mais comme aiguillages et bifurs, pire qu'Asnières !... et comme populo les plates-formes !... surtout des femmes et des mômes ! plein !... nos deux wagons s'arrêtent juste, d'autor on est envahis !... on existe plus ! submergés sous mômes et rombières...

L.-F. Céline, *D'un château l'autre*
GALLIMARD 1957



En littérature ferroviaire, tous les écrivains ne s'intéressent pas aux images et situations liées au wagon, à la gare, aux trains ou aux machines, mais aux bifurcations, aux gares de triage, aux nœuds ferroviaires, tandis que leur récit se déploie en hésitations, fragments, retours. C'est le réseau même, la carte du rail, le dessin tissant un destin qui les retient. Une voie ferrée est un fragment d'un immense réseau qui quadrille notre monde comme les lignes d'une main, les rides sur un front. Chaque destin est une énigme qui emprunte et suit quelques fils de l'immense toile ferrée, que ce soit le résultat d'un choix ou d'une fatalité. À tout moment le *voyageur* peut changer de train, descendre, monter, s'arrêter, tandis que la voie peut-être libre, encombrée, sans issue, détruite, tout en imposant ce *parcours-là...* c'est un équilibre assez parfait entre liberté et contingence.

QUAND LES PARQUES FILENT DU FER...

Mais il y avait une telle diversité de voies ferrées ! Un

grand nombre de ces lignes avait d'ailleurs de si bizarres parcours, se croisant en tous sens et faisant tant de courbes, que l'œil finissait vraiment par s'y perdre. Il y en avait qui semblaient destinées à s'étendre indéfiniment, et qui tout à coup y renonçaient et s'arrêtaient devant une faible barrière, quand elles n'entraient pas jusque dans un atelier. D'autres, pareilles à un homme en état d'ivresse, allaient en ligne droite pendant un moment, puis, soudain, pirouettaient sur elles-mêmes et revenaient à leur point de départ. Cet immense tohu-bohu n'avait, en vérité, ni commencement, ni milieu, ni fin ; c'était un sens dessus dessous universel.

« Je ne vois pas beaucoup plus clairement quel chemin choisir. Du reste, rien ne presse et je n'ai nul besoin de prendre un parti aujourd'hui, demain, ni même le jour suivant. Allons donc faire une promenade ! »

Charles Dickens *L'Embranchement de Mugby*
LE TEMPS QU'IL FAIT 1992

La rumeur de l'express avait pris une force extrême.

C'était comme l'égalité d'une tempête inapaisable. Pendant deux ou trois secondes il y eut pour Gabriel le souvenir de toute une vie qui lui parut alors si longue et si riche d'un magnifique passé qu'elle débordait étrangement sur l'avenir. Quel avenir ? Enfin l'image de Jeanne... Le train avait passé, semblait-il, depuis longtemps, et s'était arrêté là-bas, dans la gare, bien après sa mort. Son voyage. Athènes, la mer, la belle Koré, Jeanne plus belle encore. Il comprit enfin qu'il se trouvait juste après l'aiguillage qui avait détourné la machine, comme elle arrivait tout près de sa tête appuyée sur le rail. Jeanne...

En levant les yeux il aperçut la jeune fille qui se penchait sur lui. Pas étonnant, qu'après ce choc et ce passage au-delà de tout, il fût en proie à quelque hallucination. Il murmura :

– Jeanne...

– Gabriel, enfin tu es vivant.

André Dhôtel *Le Train du matin*
GALLIMARD 1975